Septembre 2026

Les groupes d'échanges des premier et second degrés

Groupes de réflexion éthique et éducative

Textes d'études

1/ Le temps de l'appel

Pour les groupes d'échanges

« C'est la Pâque du langage, qui rejoint le cœur, y descend, s'y donne et meurt dans ses limites, pour ressusciter dans la personne même qui forme son propre Verbe de vie, nourrie de la Parole et de sa Lumière.
C'est ainsi que la parole (le Verbe) devient poiésis au sens fort de « réalisateur », « créateur ». Le Verbe est « poiétique ». C'est ainsi que le verbe se fait chair de notre chair, que la personne « contracte » le Verbe et le devient. Cette alliance est nuptiale, il y une union des deux, elle est aussi pascale, parce qu'elle fait entrer dans une vie nouvelle. C'est le dynamisme de la Parole qui fait que celui à qui l'on parle, forme en lui la Parole et devient lui-même Parole !
Si c'est Dieu qui parle, son Verbe se fait chair de notre chair, et la personne tout entière devient « theo-logon », authentique « parole de Dieu ».
Reconnaître que nous sommes « un dire » de Dieu est la mission du Christ, Verbe fait chair. Chaque personne « prolonge en sa chair, le dire de Dieu lui-même, en laissant Dieu se dire en lui ».

François Cassingena-Trevedy
Origine du parler-Dieu, Ad Solem, p34

Le Temps de Pâques

Audience générale – Benoit XVI- du 27 avril 2011



… réfléchir avec vous brièvement sur la Pâque, cœur du mystère chrétien. Tout, en effet, part de là : le Christ ressuscité d'entre les morts est le fondement de notre foi. A partir de la Pâque rayonne, comme d'un centre lumineux, incandescent, toute la liturgie de l'Eglise, tirant d'elle son contenu et sa signification. La célébration liturgique de la mort et de la résurrection du Christ, n'est pas une simple commémoration de cet événement, mais elle est son actualisation dans le mystère, pour la vie de chaque chrétien et de toute communauté ecclésiale, pour notre vie. En effet, la foi dans le Christ ressuscité transforme l'existence, en opérant en nous une résurrection continuelle, comme l'écrivait saint Paul aux premiers croyants : « Jadis vous étiez ténèbres, mais à présent vous êtes lumière dans le Seigneur ; conduisez-vous en enfants de lumière ; car le fruit de la lumière consiste en toute bonté, justice et vérité » (Ep 5, 8-9).
Comment pouvons-nous alors faire que la Pâque devienne « vie » ? Comment toute notre existence intérieure et extérieure peut-elle assumer une « forme » pascale ? Nous devons partir de la compréhension authentique de la résurrection de Jésus : un tel événement n'est pas un simple retour

à la vie précédente, comme il le fut pour Lazare, pour la fille de Jaïre ou pour le jeune de Naïm, mais c'est quelque chose de complètement nouveau et différent. La résurrection du Christ est l'accès vers une vie non plus soumise à la caducité du temps mais une vie plongée dans l'éternité de Dieu. Dans la résurrection de Jésus commence une nouvelle condition du fait d'être hommes, qui éclaire et transforme notre chemin de chaque jour et ouvre un avenir qualitativement différent et nouveau pour toute l'humanité. C'est pourquoi saint Paul non seulement relie de manière inséparable la résurrection des chrétiens à celle de Jésus (cf. 1Co 15, 16.20), mais il indique également comment on doit vivre le mystère pascal dans le quotidien de notre vie.
(…) Chers amis, Oui, le Christ est vraiment ressuscité ! Nous ne pouvons pas garder uniquement pour nous la vie et la joie qu'Il nous a données dans sa Pâque, mais nous devons les donner à ceux que nous approchons. Tel est notre devoir et notre mission : faire renaître dans le cœur du prochain l'espérance là où il y a le désespoir, la joie là où il y a la tristesse, la vie là où il y a la mort. Témoigner chaque jour de la joie du Seigneur ressuscité signifie vivre toujours de « façon pascale » et faire retentir la joyeuse annonce que le Christ n'est pas une idée ou un souvenir du passé, mais une Personne qui vit avec nous, pour nous et en nous, et avec Lui, pour Lui et en Lui, nous pouvons faire l'univers nouveau (cf. Ap 21, 5).

*

« Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Ecoutez Dieu. »

Blaise Pascal, Pensées (1670)

« Sortir l'homme de son enfermement sur le monde, lui rendre la dignité de sa filiation (origine) et le remettre devant la liberté de sa réponse, là se trouve sa dignité. »

Mgr Vingt Trois, Lourdes 2009.

« Il est difficile d'être un homme, mais il est de toute façon moins vain de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant orgueilleusement, ou égoïstement sa différence ».

Michel Sales, sj, Introduction à G. Fessard,
Le mystère de la société, Culture et Vérité, Bruxelles, 1997

« Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement.»

Saint Ignace de Loyola

« La personne humaine est « un être constitutivement en relation ».
Un des défis pour nos contemporains, et particulièrement pour la jeunesse, consiste à accepter de ne pas vivre simplement dans l'extériorité, dans le paraître, mais à développer la vie intérieure, (…) lieu de la reconnaissance de notre dignité d'enfants de Dieu appelés à la liberté, non pas en se séparant de la source de la vie, mais en y demeurant relié.
Ce qui réjouit le cœur de l'homme, c'est de se reconnaître fils et filles de Dieu, c'est une vie belle et bonne sous le regard de Dieu, ainsi que les victoires réalisées sur le mal et contre le mensonge. En permettant à chacun de découvrir que sa vie a un sens et qu'il en est responsable, nous ouvrons la voie à une maturation des personnes et à une humanité réconciliée, soucieuse du bien commun. Nous devons avoir le courage de rappeler à nos contemporains ce qu'est l'homme et ce qu'est l'humanité. »

« L'éducation est l'aventure la plus fascinante et difficile de la vie. Éduquer – du latin *educere* – signifie conduire hors de soi pour introduire à la réalité, vers une plénitude qui fait grandir la personne. Ce processus se nourrit de la rencontre de deux libertés, celle de l'adulte, et celle du jeune. Ceci demande la responsabilité du disciple qui doit être ouvert pour se laisser guider vers la connaissance de la réalité, et celle de l'éducateur qui doit être disposé à se donner lui-même. Plus que jamais sont nécessaires pour cela d'authentiques témoins et non pas de simples dispensateurs de règles et d'informations ; des témoins qui sachent voir plus loin que les autres, parce que leur vie embrasse des espaces plus vastes. Le témoin est celui qui vit en premier le chemin qu'il propose ».

Benoit XVI, 1er janvier 2016

« L'homme a toujours besoin d'être libéré de ses peurs et de ses péchés. L'homme doit sans cesse apprendre ou réapprendre que Dieu n'est pas son ennemi, mais son Créateur plein de bonté. L'homme a besoin de savoir que sa vie a un sens et qu'il est attendu, au terme de son séjour sur la terre, pour partager à jamais la gloire du Christ dans les cieux ».

Benoît XVI, 14 sept 2008

Pour le temps de reprise commune

« Entre ce que je pense,
ce que je veux dire,
ce que je crois dire,
ce que je dis,
ce que vous avez envie d'entendre,
ce que vous entendez,
ce que vous comprenez…
il y a dix possibilités qu'on ait des difficultés à communiquer.
Mais essayons quand même… »

Bernard Werber, Encyclopédie du savoir relatif et absolu

"Les phrases sont fortes, mais les mots sont encore plus forts, et par moments, le silence les bat tous les deux."

Bernard Werber

« Affronter sans cesse le manque est le chemin que chaque individu parcourt pour devenir ce qu'il est. »

Cinthia Fleury, Les irremplaçables, Gallimard, Nrf, 2015, p. 67

« Comment vivre sans un inconnu devant soi » René Char

« L'homme ne fait pas qu'exister, il façonne lui-même sa vie à chaque moment. La responsabilité et la liberté sont comme les deux faces d'une même médaille aussi importantes l'une que l'autre. »

« C'est toujours l'unicité et la singularité, qui caractérisent chaque individu et donnent un sens à sa

vie, qui influencent tant son travail créatif que son amour humain. Lorsqu'il se rend compte à quel point il est irremplaçable, un homme devient profondément conscient du fait qu'il est responsable de sa vie. Un homme qui réalise l'ampleur de la responsabilité qu'il a envers un être humain qui l'attend, ou vis-à-vis d'un travail qui lui reste à accomplir, ne gâchera pas sa vie. Il connaît le « pourquoi » de cette vie, et pourra supporter tous les « comment » auxquels il sera soumis. (…) Ce dont l'humain a besoin, ce n'est pas de vivre sans tension, mais bien de tendre vers un but, de réaliser une mission librement choisie. Il a besoin, non de se libérer de sa tension, mais plutôt de se sentir appelé à accomplir quelque chose. »

Viktor E. Frankl, Découvrir un sens à sa vie, 2012

« Plus on s'oublie soi-même- en se consacrant à une cause ou à une personne que l'on aime-, plus on est humain, et plus on se réalise. Ce que l'on appelle l'actualisation de soi n'est possible que comme effet secondaire de la transcendance de soi. »

L'institution comme un corps qui a besoin de vides[1]

Dans son livre « Corps et symbolisation », la psychologue Hélène Flambard s'intéressait au rapport entre la vie corporelle et la vie psychique. Nous sommes, dit-elle, face au retour de questions fondamentales, où tout individu se révèle en quête de sens, en quête d'épanouissement personnel et de bien-être. La vie institutionnelle peut être comparée à celle d'un corps, avec son fonctionnement, ses rythmes, ses tensions, ses relâchements, ses équilibres et déséquilibres. Il serait sans doute important de reconsidérer la temporalité et les temps de creux dans l'institution comme des temps nécessaires à la respiration de ce grand corps et à l'advenue de la créativité.

Aujourd'hui les institutions condamnent à une certaine fuite en avant : une fuite dans l'action où l'on enchaîne les prises en charge, les écrits, les réunions avec de moins en moins de temps de vides et d'espaces de gratuité, que l'on appelle aussi les espaces transitionnels. L'institution subit une telle pression qu'elle n'accepte plus la dé-pression, le creux, et ferme alors la porte à la créativité. En refusant la « dé-pression » d'un point de vue organique au développement, elle la suscite d'un point de vue pathologique. Il nous faut réapprendre à accueillir la variation des temps et des moments, dont la dé-pression fait partie. Elle peut certes être paralysante dans le trop, mais stimulante dans le peu, et permettre à l'activité créatrice de la soulager.

Ces espaces de creux impliquent d'accepter cette violence de la confrontation au vide, à l'impuissance, et à l'incompréhension. D'apprendre à savoir dire « je ne sais pas ». D'incorporer le non-savoir comme base du savoir. Nous nous donnons l'illusion d'avoir réponse à tout... mais le trop de sens nous enferme dans une pseudo réassurance des mots, des diagnostics rapides, des projets qui ne laissent plus de place au vide, donc à l'espace transitionnel nécessaire à l'émergence de l'inattendu et du meilleur. Dès lors, Hélène Flambard constate que l'individu, l'institution, la société n'ont plus que les maux pour dire le mal dont ils souffrent en silence. Un corps institutionnel a besoin d'espaces de vides, de décalages, de transitions. C'est à ce moment que les mots et les paroles deviendront vraiment porteurs de sens.

« Le néant n'a pas de centre et ses limites sont le néant même.
Le vide n'est pas le néant, car là où il y a du vide, il y a de l'espace autour ... »

[1] Extrait de Corps et symbolisation, par Hélène Flambard, Edition L'Harmattan, 2015

Léonard de Vinci

Au rythme des nuits et des jours
Catherine Chalier

En rappelant avec un incomparable talent, qu'il n'y a « pas de jour sans nuit », la philosophe Catherine Chalier explique les errances de la pensée contemporaine. En effet, la pensée contemporaine, « fille des Lumières », s'est placée « sous l'égide de l'éloge du jour et de sa luminosité ». Elle prétend « triompher par le logos, et chasser de la cité ceux qui se complaisent à la confusion nocturne et aux ambiguïtés qui persistent dans le jour ». Nous avons oublié la nuit !

Bien des idéologies contemporaines pensent toujours s'octroyer le monopole de l'éveil et de la jouissance du jour. « Cette prétention à savoir ce qu'est le jour, à se réserver l'exclusivité de sa jouissance ou de ses promesses, revêt diverses figures qui, par leur militantisme radical au nom de telle ou telle idéologie religieuse ou politique – voire les deux ensemble-, font toutes courir de grands périls. Celui qui voit la pleine lumière du jour alors que le soir tombe ou que la nuit s'intensifie, (…) s'est enivré du « jour » au point d'être persuadé qu'il a vaincu la nuit. » Catherine Chalier décrit ici les ressorts des idéologies qui affectent la vie sociale et politique, dont les adeptes se croient de part en part illuminés. Ils n'en ignorent que plus sûrement leur propre nuit et ils jugent indispensable de brutaliser ceux qui ne souscrivent pas à leur hégémonie.

« L'impatience de jouir de la lumière, l'enchantement par le jour et la vénération pour un monde dont toute nuit serait dissipée ou pourchassée virent en effet souvent, chez ceux qui s'en font les initiateurs, en une impitoyable détermination à exclure et à condamner et cela en fonction même de l'aveuglement à l'ampleur de leur propre ténèbres. (…) L'obscurantisme devait être vaincu par la raison, par la capacité de penser par soi-même, par une autonomie revendiquée comme la définition unique et irréfutable de la liberté. (…) L'oubli de la nuit ou sa subordination au jour porte toujours une grande violence. (…)
Or, la nuit ne se laisse pas chasser ainsi, elle demeure, sous diverses formes. » Catherine Chalier rappelle avec justesse qu'il y a des nuits invincibles qui nous viennent à travers « la mémoire des différences qui sont à la source même de la vie : celle des sexes, celle des générations et celle de l'origine invisible ». «Nul ne peut ambitionner de tourner, purement et simplement, la page de ces nuits-là afin de mieux exalter l'exclusivité du jour. (…) Un monde entièrement livré aux lumières- privé d'ombres et d'incertitudes- ce serait un monde terrible. Ceux qui, aujourd'hui encore, plaident la cause d'un tel monde le précipitent très sûrement dans un nihilisme redoutable. (…) ils font courir de grands périls aux sociétés humaines car ils désirent d'autant plus imposer « leurs » lumières qu'ils s'aveuglent sur le doute et l'erreur, et souvent aussi sur la résistance de leur propre ténèbres...

2/ Le temps de l'écoute

Pour les groupes d'échanges

« Le chrétien ce n'est pas celui qui n'est pas musulman, qui n'est pas juif, shintoïste, hindouiste, le chrétien est celui qui n'est qu'un amour, en lequel vit l'amour et n'aborde les autres que comme amour, en suscitant en eux un nouvel amour. »

Maurice Zundel

« Le bien ce n'est pas quelque chose à faire, mais quelqu'un à aimer ». Maurice Zundel

« Il est difficile d'être un homme, mais il est de toute façon moins vain de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant orgueilleusement, ou égoïstement sa différence ».

P. Michel Sales, sj, Introduction à G. Fessard,
Le mystère de la société, Culture et Vérité, 1997.

Réflexions sur le dialogue et la vérité

Benoit XVI – Vœux à la Curie, 21 décembre 2012

« Pour l'essence du dialogue interreligieux, deux règles sont aujourd'hui généralement considérées comme fondamentales :

1. Le dialogue ne vise pas la conversion, mais bien la compréhension. En cela, il se distingue de l'évangélisation, de la mission.

2. Conformément à cela, dans ce dialogue, les deux parties restent consciemment dans leur identité, qu'elles ne mettent pas en question dans le dialogue ni pour elles-mêmes ni pour les autres.

Ces règles sont justes. Mais je pense que, sous cette forme, elles sont formulées trop superficiellement. Oui, le dialogue ne vise pas la conversion, mais une meilleure compréhension réciproque – c'est juste. Cependant, la recherche de connaissance et de compréhension veut toujours être aussi un rapprochement de la vérité. Ainsi, les deux parties, en s'approchant pas à pas de la vérité, avancent et sont en marche vers un plus grand partage, fondé sur l'unité de la vérité. En ce qui concerne le fait de rester fidèle à sa propre identité, ce serait trop peu, si par sa décision pour sa propre identité, le chrétien interrompait, pour ainsi dire, de sa propre volonté, le chemin vers la vérité. Son être chrétien deviendrait alors quelque chose d'arbitraire, un choix simplement factuel. Alors, évidemment, il ne prendrait pas en compte que dans la religion on touche à la vérité. À ce sujet, je dirais que le chrétien a la grande confiance fondamentale, ou mieux, la grande certitude fondamentale de pouvoir tranquillement prendre le large dans la vaste mer de la vérité, sans avoir à craindre pour son identité de chrétien. Certes, ce n'est pas nous qui possédons la vérité, mais c'est elle qui nous possède : le Christ qui est la Vérité nous a pris par la main, et sur le chemin de notre recherche passionnée de connaissance, nous savons que sa main nous tient fermement. Le fait d'être intérieurement soutenus par la main du Christ nous rend libres et en même temps assurés. Libres : si nous sommes soutenus par lui, nous pouvons ouvertement et sans peur, entrer dans tout dialogue. Assurés, nous le sommes, car le Christ ne nous abandonne pas, si nous ne nous détachons pas de lui. Unis à lui, nous sommes dans la lumière de la vérité. »

Conférence du cardinal Joseph Ratzinger lors du Jubilé des catéchistes

8-10 décembre 2000

« La vie humaine ne se réalise pas d'elle-même. Notre vie est une question ouverte, un projet incomplet qu'il reste à achever et à réaliser. La question fondamentale de tout homme est : comment devient-on un homme ? Comment apprend-t-on l'art de vivre ? Quel est le chemin du bonheur ? Évangéliser signifie : montrer ce chemin, apprendre l'art de vivre. Jésus a dit au début de sa vie publique : je suis venu pour évangéliser les pauvres (Lc 4, 18) ; ce qui signifie : j'ai la réponse à votre question fondamentale ; je vous montre le chemin de la vie, le chemin du bonheur, mieux : je suis ce chemin. La pauvreté la plus profonde, c'est l'incapacité d'éprouver de la joie, le dégoût de la vie,

considérée comme absurde et contradictoire. Cette pauvreté est aujourd'hui très répandue, sous diverses formes, tant dans les sociétés matériellement riches que dans les pays pauvres. L'incapacité d'éprouver de la joie suppose et produit l'incapacité d'aimer, elle produit l'envie, l'avarice, tous les vices qui dévastent la vie des individus et du monde. C'est pourquoi nous avons besoin d'une nouvelle évangélisation ; si l'art de vivre demeure inconnu, tout le reste ne fonctionne plus. »

Evêques de France- 14 novembre 1969

Communication de l'Épiscopat français relative à l'enseignement catholique – Lourdes
« L'École catholique ne veut et ne doit être ni la rivale d'une autre école, ni le refuge d'un comportement de classe. Elle n'est pas le simple héritage du passé. Son apport original est de lier dans le même temps et le même acte l'acquisition du savoir, la formation de la liberté, l'éducation de la foi : elle propose la découverte du monde et le sens de l'existence. Elle voudrait ainsi témoigner de l'unité de l'homme appelé à servir Dieu et ses frères dans la complexité des civilisations modernes. Lieu de rencontre de la connaissance de raison et de la connaissance de foi, elle peut répondre à l'attente légitime des parents- chrétiens ou non- qui apprécient la valeur d'une formation ouverte à la vie et éclairée par l'Evangile ».

Pour le temps de reprise commune

« Pour comprendre les ressorts secrets d'une personne, on n'a besoin, en définitive, de savoir qu'une seule chose **: dans quel bain verbal cet être a-t-il été plongé ?** De quel nid langagier est-il tombé ? (…) Décrivez-moi le champ verbal où cette graine est tombée et où elle a mûri. De quelles paroles cette femme, cet homme ont-ils été les témoins ? Comment t'ont parlé tes parents, tes amis, tes professeurs ? Comment parlait-on de toi ? Quelle place occupais-tu dans le discours parental ? Dans le désir, dans l'inquiétude, dans les colères, les regrets, les frustrations de tes parents... (…) « Je suis « enraciné » dans... le terreau des paroles. Mon identité résulte des échanges langagiers dans lesquels j'ai été plongé depuis les premières heures de ma vie. Mon identité réside dans la manière dont les autres m'ont désigné, m'ont parlé, ont parlé de moi. Elle réside aussi dans la manière dont je parle de moi. Avoir une identité, c'est à la fois être mis en mots par les autres, et se mettre en mots.
Tout ce que la psychologie du XXe siècle nous a appris au sujet du développement humain met en évidence le fait que **ce processus de fabrication de l'homme par le logos commence dès la naissance**. Aussi loin que nous remontions dans notre vie, la parole était présente.

Quand un enfant naît, il est introduit dans l'ordre du discours. Il est immergé dans le langage. C'est une immense, une extraordinaire chance. Même s'il lui faut attendre l'âge d'environ deux ans pour parler, ses parents, eux, lui parlent. **Grâce à cette immersion dans la langue maternelle, l'enfant se construit une représentation élaborée du monde**. Il apprend à mettre des mots sur ce qu'il éprouve, ses sensations, ses émotions, ses sentiments, ses pensées, ses désirs. Sans l'instrument de la langue, sa vie psychique resterait à jamais informe. Son intériorité demeurerait obscure, **indéchiffrable** (…) Il n'aurait qu'une représentation indigente de la réalité.

De même que les **protéines** contenues dans les aliments dont je me suis nourri ont fabriqué mon organisme, les paroles dans lesquelles j'ai été immergé ont fabriqué mon psychisme. Les protéines sont les briques du corps ; les paroles sont les briques de l'âme. « Les autres me parlent, donc je suis.» Je suis le précipité de leurs paroles. Leur verbe s'est incorporé en moi.

(…) L'exigence du sens, nous introduit dans une « narrativité de notre propre vie ». Le langage apparaît comme une autre colonne vertébrale de nos vies : chacun se tient dans son discours sur soi-même. En fait chacun se raconte plus ou moins. Nous lisons sans cesse notre vie, et nous nous la racontons. C'est vital.

Michel Lacroix, « Paroles toxiques, paroles bienfaisantes »

*

« Qu'est-ce que la foi ? Nous dirons : elle est la forme, irréductible au savoir et sans commune mesure avec lui, d'une prise de position de l'homme à l'égard de l'ensemble de la réalité ; elle est ce qui donne le sens, fournissant une base à la vie humaine, sens préexistant au calcul et à l'action de l'homme, sans lequel, en définitive, il ne saurait ni calculer ni agir, faute de fondement indispensable.
En vérité, l'homme ne vit pas seulement du pain de son activité technique. Il est homme ; il vit de ce qui lui est précisément propre : de la parole, de l'amour et du sens. Le sens est le pain qui fait vivre le tréfonds de son être. Sans la parole, sans le sens, sans l'amour, l'homme sombre dans le désespoir, même s'il jouit du confort et de l'abondance. On sait combien la situation du « je n'en peux plus » éclôt très souvent au sein même de la richesse matérielle ! Or le sens ne provient pas du savoir. Vouloir le créer de cette façon, c'est-à-dire vouloir le faire dériver du savoir « opérationnel », correspondrait à la tentative absurde de Munchhausen, qui cherchait à se tirer du marais, en se tenant à ses propres cheveux. Cette histoire absurde n'est-elle pas l'image exacte de la situation de l'homme. Personne n'est capable de se tirer soi-même du marais de l'incertitude et du désespoir ; et ce n'est pas par une série de syllogismes, de preuves logiques, … que nous y arriverons. Un sens que l'on se donne à soi-même n'a pas de sens en dernier ressort. Le sens, c'est-à-dire le fondement sur lequel repose toute notre existence, nous ne pouvons le créer nous-mêmes, nous ne pouvons que le recevoir. »

Joseph Ratzinger, La foi chrétienne hier et aujourd'hui

3/ Le temps du don

Pour les groupes d'échanges

Alexandra Laignel-Lavastine
Extrait d'« Esprits d'Europe »

« … si la vie pour elle-même est tout, si elle est la valeur suprême, si rien, par conséquent, ne mérite de lui être sacrifié- aucune idée, aucune valeur, pas même la vérité, pas même la liberté-, n'est-ce pas la vie dans son ensemble qui, dans ces conditions, se dévalorise sans qu'on s'en aperçoive ?

Dans son « testament », Patocka (1907-1977) écrivait en substance qu'une vie qui n'est pas disposée à se sacrifier elle-même à son sens ne vaut pas d'être vécue. Cette intuition est décisive. Car n'est-ce pas dans ce monde-là, dans un monde où l'homme renonce si volontiers au sens de sa vie, que la seule digue morale contre la guerre fait défaut- digue effective car garantie, en ultime recours, par la disponibilité au sacrifice suprême ? Sans cet horizon absolu, en effet, tout sacrifice, si modeste soit-il, perd son sens. En clair : rien ne vaut rien. L'homme est responsable et la paix envisageable, montre Patocka, les deux allant de pair, dans la mesure seule où l'individu se montre capable, en certaines circonstances, de renoncer à certains acquis pour que sa vie ait un sens. Toute autre philosophie ne

peut qu'être nihiliste, c'est-à-dire fondée sur la négation de l'idée d'humanité.

Dans les années soixante-dix/quatre-vingt, Havel (1936-2011) entreprendra ainsi à plusieurs reprises d'expliquer aux intellectuels occidentaux la réticence éprouvée par un certain nombre de dissidents d'Europe de l'Est envers le pacifisme, en particulier envers le slogan « plutôt rouge que mort ». Le dramaturge commençait par exprimer sa sympathie pour ceux qui, à l'Ouest, accordaient davantage d'importance au destin du monde qu'à leur confort personnel. Mais il ajoutait que (…) les individus ne peuvent être que très sensibles à tout ce qui, de près ou de loin, leur rappelle la capitulation devant le mal. (…) en cas de crise aiguë, « l'incapacité à risquer sa vie pour en sauver le sens et la dimension humaine mène non seulement à la perte de son sens, mais aussi, en fin de compte, à la perte de la vie tout court- pas d'une seule vie, mais de milliers ou de millions de vie ». De façon très significative, Leszek Kolakowski (1927-2009), qui s'exila aux États-Unis en 1968, tire de son expérience polonaise la même leçon, constatant, en mai 1980, combien la société occidentale était dominée par l'hédonisme. Il n'y voyait pas d'inconvénient majeur, sinon celui-ci : « Ce qui est inquiétant ici, dit-il, c'est que les gens n'ont pas, pour la plupart, l'impression qu'il y ait des causes pour lesquelles ils voudraient mourir. Je dirais que si ces causes n'existent pas, il n'y a pas beaucoup de raisons pour vivre ... »

La fraternité n’est plus une option

L’humanité n’a pas d’autre avenir que celui de son unité. Elle doit relever ce défi et prendre le chemin de la fraternité. Elle doit faire de la fraternité universelle un principe de sa vraie croissance et les dirigeants des nations ont l’obligation morale de l’enseigner. Le visage du monde de demain est en genèse dans les écoles du monde. A mesure qu’avance la mondialisation technologique et l’interdépendance économique, l’unité de l’humanité doit encore se réaliser, non pas d’un point de vue technique ou juridique, mais d’un point de vue éthique et spirituelle. Puisque l’humanité est une, puisque nous sommes tous frères et sœurs appartenant à la même maison commune, et considérant que personne ne se sauve seul, il convient d’œuvrer à une unité renforcée par la voie lumineuse de la fraternité.

Or qui aujourd’hui, parmi les leaders des nations est capable de prononcer cette évidence même ? Cette fraternité n’est pas d’abord religieuse, elle ressort d’une simple logique. Ce que nous sommes – tous liés par nature, nous avons à le devenir librement, frères et sœurs en humanité. A ce titre, l’humanité n’atteste de son réel développement qu’à raison de sa fraternité. Cela implique une double capacité d’accueil généreux et de don gratuit. Qui aujourd’hui parmi les leaders des nations, y prépare sérieusement son propre peuple ?

Le Pape François constatait que « les visions individualistes se manifestent dans les relations entre pays. Le danger de vivre en se méfiant les uns des autres, en considérant les autres comme de dangereux concurrents ou ennemis, en vient à affecter les relations entre les peuples d’une même région. Peut-être avons-nous été éduqués dans cette peur et dans cette méfiance ![2] »

Disons-le, la fraternité n’est plus une option, elle est l’unique chemin d’une paix durable. Nous ne pourrons pas résoudre les défis du monde qui vient si nous n’accédons pas à une nouvelle humanité. Non d’abord celle des projets transhumanistes, mais celle qui sait voir dans l’autre un frère, une sœur. Cette nouvelle humanité confesse humblement qu’elle n’est pas souveraine sur un univers qu’elle

[2] François, Fratelli tutti, n°152

reçoit et qu'elle n'a pas la capacité de comprendre. Cette nouvelle humanité sait opposer à la volonté de puissance, la puissance du service, à la soif de possession, la vraie liberté qui est la liberté spirituelle à l'égard des biens terrestres, et qui sait opposer à la jouissance, la confiance en la permanence d'une aide providentielle dont le frère ou la sœur sont le visage.

Pour le temps de reprise commune

Le désir et la recherche de la vérité d'un sens des choses

La « vérité » se présente initialement à l'homme sous une forme interrogative : la vie a-t-elle un sens ? quel est son but ? A première vue, l'existence personnelle pourrait se présenter comme radicalement privée de sens. (…) L'expérience quotidienne de la souffrance, la sienne propre et celle d'autrui, la vue de tant de faits qui à la lumière de la raison apparaissent inexplicables, suffisent à rendre inéluctable une question aussi dramatique que celle du sens. Il faut ajouter à cela que la première vérité absolument certaine de notre existence, outre le fait que nous existons, est l'inéluctabilité de notre mort. Face à cette donnée troublante s'impose **la recherche d'une réponse complète**.

Chacun veut — et doit — connaître la vérité sur sa fin. Il veut savoir si la mort sera le terme définitif de son existence ou s'il y a quelque chose qui dépasse la mort ; s'il lui est permis d'espérer une vie ultérieure ou non. (…) Jamais, en effet, il ne pourrait fonder sa vie sur le doute, sur l'incertitude ou sur le mensonge; une telle existence serait constamment menacée par la peur et par l'angoisse. On peut donc définir l'homme comme **celui qui cherche la vérité.**

L'homme n'est pas fait pour vivre seul. Il naît et grandit dans une famille, pour s'introduire plus tard par son travail dans la société. Dès la naissance, il se trouve donc intégré dans différentes traditions, dont il reçoit non seulement son langage et sa formation culturelle, mais aussi de multiples vérités auxquelles il croit presque instinctivement. En tout cas, la croissance et la maturation personnelles impliquent que ces vérités elles-mêmes puissent être mises en doute et soumises à l'activité critique de la pensée. Cela n'empêche pas que, après ce passage, ces mêmes vérités soient « retrouvées » sur la base de l'expérience qui en est faite ou, par la suite, en vertu du raisonnement.

Malgré cela, dans la vie d'un homme, **les vérités simplement crues demeurent beaucoup plus nombreuses que celles qu'il acquiert par sa vérification personnelle.**

Qui, en effet, serait en mesure de soumettre à la critique les innombrables résultats des sciences sur lesquels se fonde la vie moderne ? Qui pourrait contrôler pour son compte le flux des informations qui jour après jour parviennent de toutes les parties du monde et que l'on tient généralement pour vraies ? Qui, enfin, pourrait reparcourir les chemins d'expérience et de pensée par lesquels se sont accumulés les trésors de sagesse et de religiosité de l'humanité ? **L'homme, être qui cherche la vérité, est donc aussi celui qui vit de croyance.**

Chacun se fie aux connaissances acquises par d'autres personnes. (…) ainsi la connaissance par croyance apparaît d'une part comme une forme imparfaite de connaissance, qui doit se perfectionner progressivement grâce à l'évidence atteinte personnellement; et d'autre part, la croyance se révèle souvent humainement plus riche que la simple évidence, car elle inclut un rapport interpersonnel et met en jeu non seulement les capacités cognitives personnelles, mais encore **la capacité plus radicale de se fier à d'autres personnes, et d'entrer dans un rapport plus stable et plus intime avec elles.** Il est

bon de souligner que les vérités recherchées dans cette relation interpersonnelle ne sont pas en premier lieu d'ordre factuel ou d'ordre philosophique. Ce qui est plutôt demandé, c'est la vérité même de la personne : ce qu'elle est et ce qu'elle exprime de son être profond. La perfection de l'homme, en effet, ne se trouve pas dans la seule acquisition de la connaissance abstraite de la vérité, mais elle consiste aussi dans un rapport vivant de donation et de fidélité envers l'autre. Dans cette fidélité qui sait se donner, l'homme trouve pleine certitude et pleine sécurité. En même temps, cependant, la connaissance par croyance, qui se fonde sur la confiance interpersonnelle, n'est pas sans référence à la vérité : en croyant, l'homme s'en remet à la vérité que l'autre lui manifeste.

4/ Le temps de la gratitude

Pour les groupes d'échanges : autour d'un questionnaire

Pour le temps de reprise commune

Au cours de cette 4ème étape du « chemin de la parole », nous cherchons à prendre conscience de la richesse de tout ce que nous avons reçu, découvert et partagé au cours de l'année. Cet enrichissement s'est réalisé à travers différentes personnes, enseignants, élèves, collègues au sein de la communauté éducative.
Notre mission éducative de l'enseignement catholique consiste à conduire les élèves à heureuse découverte d'eux-mêmes, de leurs talents et de leur vocation. La gratitude est le signe d'une conscience réellement touchée par les bien reçus. Nos établissements sont des lieux décisifs d'apprentissage de la gratitude pour la vie reçue, pour la présence de ceux qui se donnent dans l'accompagnement.

« La gratitude est cette joie éprouvée face à un don que l'on reconnaît. Elle est source de bienfaits immenses pour notre corps, notre psychisme et notre esprit. Elle est aussi la source du don de soi, car celui qui vit dans la reconnaissance renouvelle en permanence son énergie à se donner en retour, gratuitement. La gratitude est le moteur du don, notre finalité. Mais cette joie ne naît pas dans n'importe quelles conditions. Le sentiment de la gratitude est proportionnel à la perception de la gratuité. Si l'autre vous rend service en attendant un « renvoi d'ascenseur », vous ne ressentez pas de reconnaissance.
On peut s'entraîner à cette reconnaissance. Pratiquer la gratitude ne nie pas les difficultés de l'existence mais permet de les intégrer. Être reconnaissant n'empêche pas le chômage, les tensions, la maladie. Mais la souffrance crée un effet de focalisation et d'amnésie qui rend morose. La gratitude, elle, permet de ne plus se fixer sur la bouteille à moitié vide. Elle suscite un effet émotionnel mesurable. Elle a des effets bénéfiques physiques – elle diminue la tension artérielle, l'arthrite, etc. – , psychologiques – elle atténue des syndromes dépressifs –, relationnels et même spirituels.
Si la psychologie prouve que la gratitude est *« à la racine de notre bien-être »*, la théologie va plus loin en montrant qu'elle nous touche et nous métamorphose au plus intime de notre être. Pourquoi ? Le monde vient de Dieu qui l'a gratuitement créé par amour. Et il est destiné à retourner vers lui, comme le fils prodigue revenant vers la maison de son père. Comment ? Par la gratitude. Par la louange, je rends à Dieu ce qui Lui revient. »

Père Pascal Ide – La Vie – 2 décembre 2017
Puissance de la gratitude, vers la vraie joie, Éditions de l'Emmanuel

Reconquérir notre faculté d'attention

Madeleine Rouot[3]
Docteure en histoire des idées (Université de Cambridge), enseignante à Sciences Po

Nous luttons tous contre la captation de notre attention parce qu'elle est la substance même de l'amour du prochain. Lutte contre cet engin greffé au bout de nos doigts, qui dévore insidieusement nos heures, sature nos esprits d'images et de désirs, nous abreuve d'objets en tout genre à acheter, déforme notre vision de la réalité : en un mot, nous retient captifs sans même que nous nous en apercevions. Paradoxe ultime de l'homme moderne, qui sans arrêt invente de nouveaux outils pour gagner du temps, mais qui, pris à son propre piège, s'enferme progressivement dans un monde où il ne cesse de le perdre.

Cette addiction généralisée aux écrans abîme une des facultés les plus élevées de l'homme, celle dont découle l'amour : notre attention. « L'habitude de l'inattention doit être considérée comme le plus grand vice de l'esprit démocratique », déplorait déjà le philosophe Alexis de Tocqueville au début du XIXe siècle. (…) L'attention est peut-être l'une des aptitudes humaines les plus précieuses. C'est elle qui rend possible la profondeur du lien.
Il faut se replonger dans l'ouvrage le plus célèbre d'Antoine de Saint-Exupéry pour s'en convaincre. Lorsque le petit prince arrive sur Terre et passe brièvement devant un jardin de roses, il découvre avec tristesse que la fleur qu'il chérissait tant sur sa planète n'est, en réalité, qu'une rose parmi tant d'autres. C'est alors que le renard l'invite à regarder autrement, avec une attention plus soutenue. De retour dans le jardin, le petit prince comprend soudain que sa rose à lui est unique, non par nature, mais par le lien qu'il a tissé avec elle, parce qu'il lui a donné son temps et son amour, parce qu'il l'a apprivoisée. « Vous n'êtes pas du tout semblable à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. (…) Bien sûr ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée. » Cette attention, ou cette disponibilité d'esprit, transforme ainsi une chose ou un être ordinaire en un petit miracle de l'existence. Aimer, c'est avant tout accorder du temps, du soin. (…)
Voilà peut-être pourquoi la philosophe Simone Weil estime que « la formation de la faculté d'attention est le but véritable et presque l'unique intérêt des études ». La géométrie, les mathématiques, la littérature, toutes ces matières n'ont, selon elle, d'intérêt que dans la mesure où elles font croître cette faculté. Elle constitue d'ailleurs la substance même de l'amour du prochain. « Les malheureux n'ont pas besoin d'autre chose en ce monde que d'hommes capables de faire attention à eux (…) Pour cela, il est suffisant, mais indispensable, de savoir poser sur lui un certain regard. Ce regard est d'abord un regard attentif, où l'âme se vide de tout contenu propre pour recevoir en elle-même l'être qu'elle regarde tel qu'il est, dans toute sa vérité. » (…) À la fin, c'est bien notre capacité à aimer qui est en jeu. (…)

Faire silence, chose ardue de nos jours. Mais tellement salutaire. Car tôt ou tard, la vie se chargera de le faire pour nous. Dans les derniers instants de notre existence, lorsque l'agitation se dissipera, lorsque notre attention, enfin libérée du divertissement dans lequel elle se perdait, se posera enfin sur ce qu'il y a de plus essentiel, une question surgira, simple et redoutable : avons-nous tendu l'oreille aux merveilles de ce monde ? Ou notre vie n'aura-t-elle été qu'une longue perdition dans

[3] La Croix, 10 mai 2026
https://www.la-croix.com/a-vif/ecrans-il-est-imperatif-de-reconquerir-notre-faculte-d-attention-20260510

une réalité parallèle ?